

RAPHAËL SORIN

DU MÊME AUTEUR

—

Parisiennes, Le temps qu'il fait, 1992.

Pop Art 68, L'Échoppe, 1996.

Produits d'entretiens, Finitude, 2005.

21
irréductibles
Nouveaux produits d'entretiens

finitude
2009

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE QUINZE EXEMPLAIRES SUR PAPIER VIEUX ROSE, DONT CINQ EXEMPLAIRES HORS-COMMERCE RÉSERVÉS AUX COLLABORATEURS, NUMÉROTÉS DE I A V, ET DIX EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE I A IO. TOUS SONT ENRICHIS D'UNE PHOTOGRAPHIE ORIGINALE DE CARLOS FREIRE, REPRÉSENTANT L'AUTEUR ET SON FILS MANUEL, EN COMPAGNIE DE CHARLES BUKOWSKI ET DE SA FEMME, LINDA LEE, A PARIS EN 1978.

*Pour Gabrielle, Léonard,
Clément et Suzanne.*

*Quand je vais pêcher les moules
j'emporte un harmonica,
sans croire qu'elles en font cas.
Moi, l'opinion des foules...*

Emmanuel Delahaye

LE TESTAMENT
DE MARC BERNARD

Six mois avant sa mort, en novembre 1983, Marc Bernard dut avoir un pressentiment. Il vida son appartement parisien, près du Val-de-Grâce, vendit ses meubles et presque tous ses livres. Il avait décidé de se retirer à Nîmes, sa ville natale, chez son ami, le docteur Paradis. Il emportait le manuscrit d'*Au fil des jours*, les méditations et l'adieu d'un vieil homme, né avec le siècle...

Depuis *Zig-Zag* (1929), son premier texte — qui faillit être pris par Léon Pierre-Quint, chez Kra, mais plut à Paulhan —, jusqu'à sa trilogie inspirée par Else, sa femme, son grand amour, tuée en 1971 par

le cancer, Bernard n'a parlé que de lui-même. Il eut le Goncourt, en 1942, avec *Pareils à des enfants*, un récit. Ses romans, comme *les Marionnettes*, sont plutôt des chroniques. Aussi rigoureuse que celle de Henri Calet, dont Bernard fut très proche, son œuvre ne se laisse pas mettre la main dessus.

Au fil des jours, après *Vacances*, *Majorquinas*, encore des chroniques familiales, échappe aux définitions. On y croise l'essentiel, grâce à des détails. Avant d'entrer dans le silence et la nuit, un homme nous confie, tel un viatique, ce presque rien d'indestructible que nous devons transmettre un jour : «... un grain de sable sur la plage immense». La ferveur de la vision, au fil des mots, selon un désordre savant, éloigne des poses littéraires. On lit, le cœur serré, un paquet de lettres qui nous étaient destinées.

Bernard fut un compagnon de Barbusse et un admirateur de Zola. Un communiste. Un autodidacte. Il sut parler, en connaissance de cause, comme Navel, des prolétaires, et du chômage ou de la pauvreté. Le spectacle de la nature — la beauté des paysages de Majorque, surtout — le mena, avec le temps, à une sorte de sacré sensuel, de religion personnelle où, contre la maladie et la mort, un simple regard l'aidait à vivre.

Des pages de *Vacances* (1953), livre admiré par Chardonne, annonçaient les descriptions d'*Au fil des*

jours : «Je découvre le souffle et l'image de Dieu partout où je regarde. Tout me relie : la bête, le nuage, la plante et l'homme.» Condamné à écrire, répugnant au suicide, Bernard revient une dernière fois à des sensations, à des images qui doivent lui livrer le secret de la profusion consolante des choses.

L'île où Bernard vagabonde est un fragment du paradis perdu. Bordée d'écume et de sable, sous le soleil, elle est le pays de l'enfance éternelle où les sens ne sont jamais en repos. Il y a des pins, des insectes, des verdiers. Il y a, au cœur de la solitude, la rencontre d'un rat des champs ou d'une belle femme qui vous sourit.

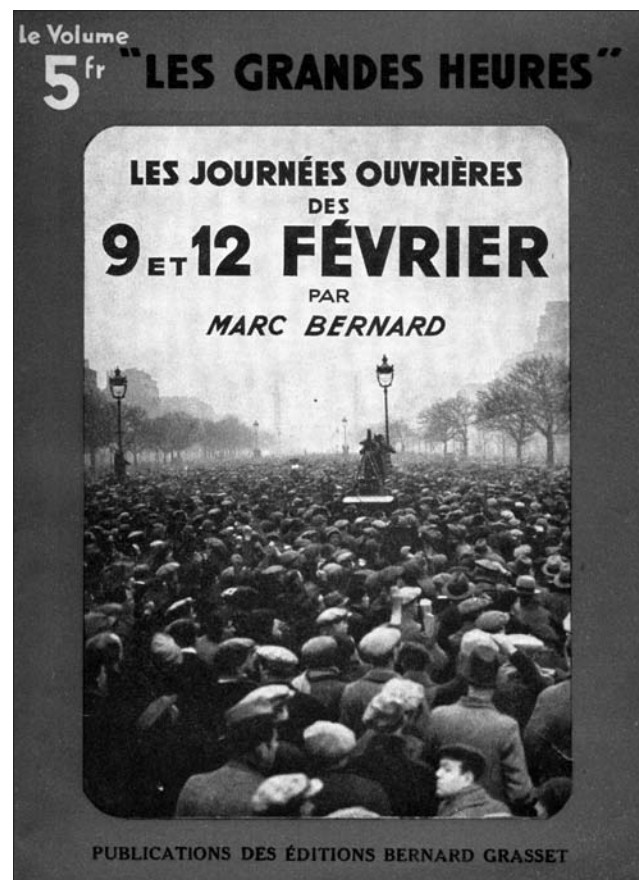
«Une tache noire est soudainement apparue sur ma main ; hier, elle n'y était pas.» «Les fins de vie ressemblent à des batailles.» «C'est en zigzagant que nous approchons de la mort.» Avant de sortir d'un monde «incohérent, brutal, cacophonique», Bernard le boit jusqu'à la lie ; il livre son dernier combat, les yeux ouverts. Il doit tenir. La force d'*Au fil des jours* vient de ce que l'on y sent comme la menace de la corne du taureau et, à chaque instant, la joie de l'avoir défiée.

«Else est partout, dans l'arbre, l'oiseau, le bleu du ciel, le nuage noir.» «Nous serons une poignée de poudre redistribuée au hasard.» Bernard, lecteur de Pascal, a beau faire l'éloge de la liberté, les zigzags, qui sont l'emblème de son œuvre, le trajet de notre

destin, le conduisent à chaque page aux mêmes questions. Les enfants, plus têtus que les philosophes, les posent encore. D'où venons-nous? Où allons-nous? D'un néant à l'autre, le temps d'un livre, Bernard a encore donné ses réponses, fiévreuses et calmes.

Je le revois, quelques jours avant son départ pour Nîmes, chez lui. Il y avait des taches blanches sur les murs de l'appartement, à la place des tableaux déjà enlevés. De la poussière contre les plinthes. Des cartons ficelés. Les pauvres traces de quarante ans de vie, avec et sans Else. Plus une chaise pour s'asseoir. Marc Bernard avait l'air perdu, désespéré. Ses yeux, bleu pâle, retenaient des larmes. Il ne reverrait jamais Majorque.

Le Monde, 1984



« Un communiste. Un autodidacte. Il sut parler, en connaissance de cause, comme Navel, des prolétaires, et du chômage ou de la pauvreté. »